

**Dutrisac**

**Découvrir sa chambre noire**

**Yvan Dutrisac, *Déconstruction d'une mémoire fragmentaire*, exposition à la Galerie de l'UQAM, Montréal, du 19 janvier au 11 février 1995**

**Pierre Karch**

Numéro 82, mai 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42377ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Karch, P. (1995). Compte rendu de [Dutrisac : découvrir sa chambre noire / Yvan Dutrisac, *Déconstruction d'une mémoire fragmentaire*, exposition à la Galerie de l'UQAM, Montréal, du 19 janvier au 11 février 1995]. *Liaison*, (82), 42–42.

Mon père me dit un jour : «Si tu prends de belles photos, c'est que tu as un bon appareil.» Ce fut assez pour me détourner de la photographie, car un art qui repose autant sur un instrument relève de la mécanique. Et dans l'art, c'est l'humain que je cherche.

La plus récente exposition d'Yvan Dutrisac, **Déconstruction d'une mémoire fragmentaire**, qui regroupait une vingtaine de photographies, donne tort à mon père, trop tard pour que cela lui serve de leçon, mais encore assez tôt pour m'intéresser davantage à une manifestation artistique pleine de surprises depuis que Mapplethorpe, Evergon, Jennifer Dickson, David Hockney, Geneviève Cadieux et combien d'autres en explorent les possibilités, toujours, semble-t-il, avec des résultats heureux.

La mémoire dont il est question dans le titre est celle de l'artiste mais aussi celle, encyclopédique, qui assure la transmission de la culture, héritage commun que partage toute personne cultivée qui peut reconnaître des pétroglyphes, des fossiles, le Parthénon, le *David* de Michel-Ange et même «ma petite cabane au Canada». Cette mémoire, intangible, l'artiste l'associe à des objets d'une banalité désarmante. C'est ici un morceau de bois brûlé; là, une pierre qui pourrait être une hache primitive. Leur présence est tellement minimale qu'en dehors de ces photos qui ne nous laissent pas oublier leur origine (la pellicule dont on aperçoit les perforations longitudinales), ils ne retiendraient pas l'attention. En les sortant de leur milieu, en les isolant, en les plaçant au premier plan, au bas de chaque œuvre, et, surtout dans ces photos en noir et blanc, en restituant leurs couleurs, ce qui leur donne du relief, l'artiste en fait des métaphores ou des métonymies, l'autre pôle de la comparaison se trouvant gratté au haut de la photo mutilée, parfois même creusée en intaille, comme c'est le cas d'*Arboris petra* (voir *Liaison*, n° 81, mars 1995).

Au spectateur revient le soin de rapprocher ces fragments d'une mémoire

## Dutrisac : découvrir sa chambre noire

## Vallée : un climat de voyeurisme sain

déconstruite. La tâche est facile face à une meule et une clef : les deux tournent et servent à éliminer la paroi qui nous sépare de ce que l'on convoite, farine ou trésor. Qu'ont de commun un triangle et le *David* de Florence ? La matière, les deux étant de marbre blanc, mais aussi la forme — devenue, depuis Freud, le symbole de l'homme — que Dutrisac multiplie dans le dessin incisé de la statue de Michel-Ange.

Si ailleurs les liens sont moins évidents, c'est qu'ils sont sans doute plus personnels. Je pense à cette pierre isolée comme on en trouve dans les jardins zen et que j'imaginai au pied du mont Fuji-Yama. L'artiste appelle cette œuvre admirable par la sérénité qui s'en dégage grâce au parfait équilibre du dessin et de l'objet avec lequel il s'harmonise, Sierra Nevada, ce qui m'a fait perdre pied et débouler d'une montagne sacrée pour me ramener chez les cow-boys.

Pour y remonter, j'ai fait abstraction du titre. Ce faisant, j'ai déconstruit le tableau et je l'ai reconstruit en mettant en œuvre les fragments de ma mémoire. J'ai ainsi retrouvé ce qui m'avait d'abord fasciné et j'ai personnalisé cette exposition qui me touche encore et que je retouche toujours dans ma chambre noire.

PIERRE KARCH  
UNIVERSITÉ YORK



Danièle Vallée, qui a été finaliste aux prix Trillium et *Le Droit*, a publié un recueil qui est à peu près passé inaperçu. Et cela est bien dommage car **La Caisse** est un petit bijou. Les vingt-cinq contes (je les qualifierais plutôt de nouvelles) sont tous très

courts et fort bien ciselés. Dans l'espace de quelques pages, quelques lignes dans certains cas, l'auteure réussit à créer tantôt une atmosphère de complicité, tantôt un climat de voyeurisme sain. Elle fait souvent preuve d'une très belle imagination, comme dans le texte intitulé *Le demi-frère* où le personnage ne porte qu'un gant, ne sourit que d'un côté et n'aime qu'un parent.

Danièle Vallée fait parfois appel au merveilleux et, alors, ses cris sont «plus qu'un grincement, une plainte. Plus qu'une plainte, un chant. Plus qu'un chant, un hymne.» (page 36) Elle ne manque pas d'originalité, surtout dans le conte intitulé *Le mouton* où la bergère tricote un chandail à quatre manches à même la toison de l'animal. Frileux, ce dernier endosse le chandail, se fait prendre à la pluie, puis s'étend au soleil pour faire sécher son vêtement qui, hélas, rétrécit et l'étrangle !

Je ne suis pas étonné que ce livre de 80 pages ait attiré l'attention de deux jurys. Dans chaque conte, on retrouve des phrases fort bien tournées : «Elle voulut se relever pour le suivre, mais sa jupe resta accrochée aux mots tordus sur les lignes, comme des barbelés.» (page 60) «Il commençait à s'habiller vers six heures. Il enfilait d'abord son air maigre...» (page 75) *Le borgne (...)* épiait la galaxie par le trou de la serrure.» (page 79)

Enfin, Danièle Vallée réussit un tour de force dans le dernier texte du recueil : tous les personnages et objets qui ont été au cœur des vingt-quatre contes précédents se retrouvent dans une seule et même histoire conçue avec brio et écrite avec finesse.

PAUL-FRANÇOIS SYLVESTRE